Document généré le 15 juil. 2025 23:06

ETC

Le Printemps de Septembre 2008

Le Printemps de Septembre 2008, Toulouse. 26 septembre — 19 octobre 2008

Didier Arnaudet

Numéro 85, mars–avril–mai 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/34826ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Arnaudet, D. (2009). Compte rendu de [Le Printemps de Septembre 2008 / Le Printemps de Septembre 2008, Toulouse. 26 septembre — 19 octobre 2008]. *ETC*, (85), 55–59.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Toulouse

Le Printemps de Septembre 2008

Le Printemps de Septembre 2008, Toulouse. 26 septembre – 19 octobre 2008

Installé depuis 2001 à Toulouse, après dix années passées à Cahors, le Printemps de Septembre s'est imposé comme un rendez-vous majeur de la création contemporaine et des arts visuels. Dans les années 90 à Cahors, cette manifestation a eu l'incontestable mérite de désenclaver le médium photographique, de promouvoir des croisements avec les arts plastiques, des circulations et des échanges avec la vidéo et le cinéma, des confrontations avec les nouvelles images. À Toulouse, le Printemps de Septembre a pris une orientation encore plus marquée par la mobilité et l'hybridité. Des commissaires comme Marta Gili et l'artiste Jean Marc Bustamante ont affirmé la nécessité de déployer et d'ouvrir, au-delà de la problématique de l'image, le champ des possibles afin de développer une disponibilité, une attention et une réactivité aux évolutions les plus sensibles de l'art comme du monde contemporain. Christian Bernard, directeur du Mamco de Genève, assure la direction artistique en 2008 et 2009. Il a placé ce Printemps de Septembre sous le signe de la « dureté des circonstances » et « l'inquiétude ambiante » : « Dans le monde comme il va, difficile pour l'art d'être à la fête. L'art n'est pas le dimanche de la vie. La célébration n'est pas son seul destin. Je n'aime pas quand il fait bien dans le décor, quand on le prend pour un divan : il n'est pas là pour faire le beau, il n'est pas là pour faire joli. » Intitulée « Là où je vais, je suis déjà », cette édition 2008 rassemble une quarantaine d'artistes qui se partagent entre ceux à qui l'esthétique moderniste offre encore l'essentiel de l'argument visuel, et ceux à qui la question humaine et sociale fournit plus ou moins explicitement le matériau préoccupant et parfois effrayant. Pourquoi ce titre étrange ? « C'est la formule que j'ai employée, en 1989, pour traduire le titre d'un petit poème du sculpteur allemand Hubert Kiecol. Que peut-on espérer d'une œuvre d'art sinon un transport instantané, un embarquement immédiat ? Mon titre est à la fois littéral et métaphorique mais aussi, comme tout titre, titillement et mnémotechnique. Et des énigmes naissent les mythes comme les conversations. Enfin, nous autres post-modernes par destin, nous savons que nous ne savons pas où nous allons et nous craignons de découvrir que nous ignorons où nous (en) sommes. »
Christian Bernard a organisé ce Printemps de Septembre autour d'une idée de géographie élargie. Géographie de la manifestation d'abord. Il a souhaité intégrer les acteurs locaux et régionaux de l'art contemporain, ceux qui se battent à longueur d'année pour survivre et faire vivre la pensée de l'art dans des contextes encore trop souvent indifférents et rétifs. Il a ainsi disséminé davantage les propositions et les interventions dans la ville (plus de vingt lieux au lieu de huit) en associant des structures institutionnelles, associatives et privées, en investissant le centre d'art de Castres, Le Lait, en le transformant en « Hôtel des spectres familiers », ainsi qu'en invitant, à Toulouse, le Parvis de Tarbes et les Ateliers des Arques. Géographie également des artistes. Leur regard et leur conscience dépassent le constat et l'anecdote, la stratégie et le télescopage. Ils se déplacent, traversent des frontières, s'imposent d'autres territoires, réinvestissent la création comme possibilité de discerner, choisir, anticiper, remobilisent la pensée et convoquent autrement le rêve, l'imagination. De manière plurielle, les formes, les projets, les attitudes qu'ils instaurent apparaissent comme des instruments

Fabrice Gigy 2008. © Jean-François Peiré, 2008 – DRAC Midi-Pyrénées.

de lucidité et de vigilance. Les rencontres qu'ils provoquent, les questionnements qu'ils soulèvent, les dangers qu'ils soulignent, sont autant de voies pour tracer des alternatives et rendre le réel plus perméable pour qu'il devienne le véhicule d'expériences et d'idées nouvelles.

« Là où je vais, je suis déjà » est d'abord une plongée dans un nomadisme indéfinissable. Cela fait qu'il n'y pas moyen de commencer à le définir autrement que par l'énumération des matières et des bifurcations qu'il mobilise : des décors pour un dialogue avec les ressources d'une collection (John M. Armleder), une machine infernale (Fabrice Gygi), des nuages arrangés (Vincent Lamouroux), un vertige optique (Philippe Decrauzat) un module de documentation (Alain Bublex), une image panoramique de banlieues urbaines (Botto e Bruno), des autopsies (Maud Fässler), une présence vocale (Janet Cardiff), des enfants des rues de Dakar endormis (Sada Tangara), des couleurs superposées (Daniel Buren), une chanson de Françoise Hardy chantée par la chorale d'une maison de retraite (Claude Lévêque), un face à face avec un pitbull (Alex Hanimann), les résidus d'une performance (Lili Reynaud-Dewar), une chambre d'hôte (Denis Savary) la chute d'un corps (Hannah Villiger), des dessins mystérieux (Alain Huck), des jeunes filles délicieusement perverses (Elisabeth Llach), des soucoupes volantes (Sylvie Fleury), des visites guidées d'un site urbain (Lara Almarcegui), des bannières au motif en damier du drapeau de fin de course (Stéphane Dafflon), une auréole (Laurent Faulon), des rideaux, des chiens de fusil (Delphine Reist)… Des photographies et des vidéos, des performances, des installations et des peintures murales, mais aussi des tableaux et des dessins. Les usages multiples de l'humour, de l'ironie, de la cruauté aussi. Des fragmentations, des embrayages et des proliférations qui s'inscrivent contre toute idée d'une lecture unique et définitive. Les œuvres mettent en action tout en les déjouant les mécanismes de l'interprétation, insistant bien plus sur l'instabilité que sur des structures rassurantes. Elles se refusent à la clôture, elles rechignent à donner des réponses, à élucider les énigmes ou les interrogations. Bien plus, la mise en valeur des modes de fonctionnement et de production aboutit à la subversion des modes de perception. Cette entreprise implique l'idée d'un renversement de l'ordre établi, l'introduction du désordre dans l'ordre des choses. Alors, les catégories classificatrices ne fonctionnent plus, les cadres se voient débordés par une forme de chaos qui brouille les repères et les ancrages, sème le doute, exclut toute certitude. Les frontières génériques deviennent très floues et des territoires se mêlent ouvertement. Donc point d'événement unique autour duquel s'organise une histoire, mais une multiplication de micro-événements engendrés par des séries d'associations, de confrontations ou de réactivations. Et en même temps, quelque chose circule et les réseaux qui s'enchevêtrent s'apparentent à des fréquences de radio mal réglées, qui se mélangent et se passent le relais, formant un prisme d'images, de signes, de voix et de discours fragmentaires. Tout procède de l'éclatement plutôt que de la convergence. Tout pousse au-delà des limites, dans un processus qui s'affirme à la fois comme un garde-fou contre l'emprise de l'uniformité du familier et un moyen de renouveler les modes d'appréhension du monde.

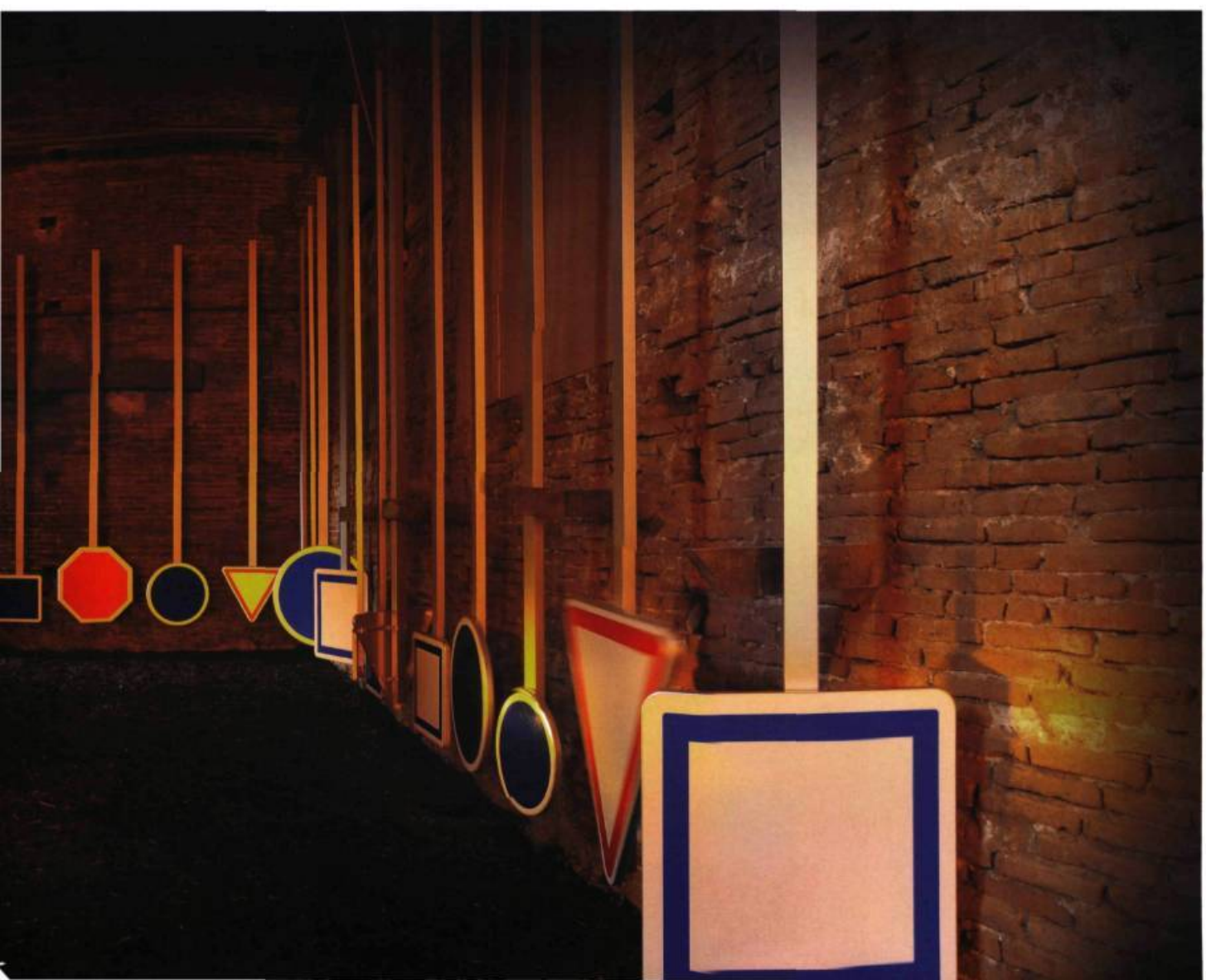
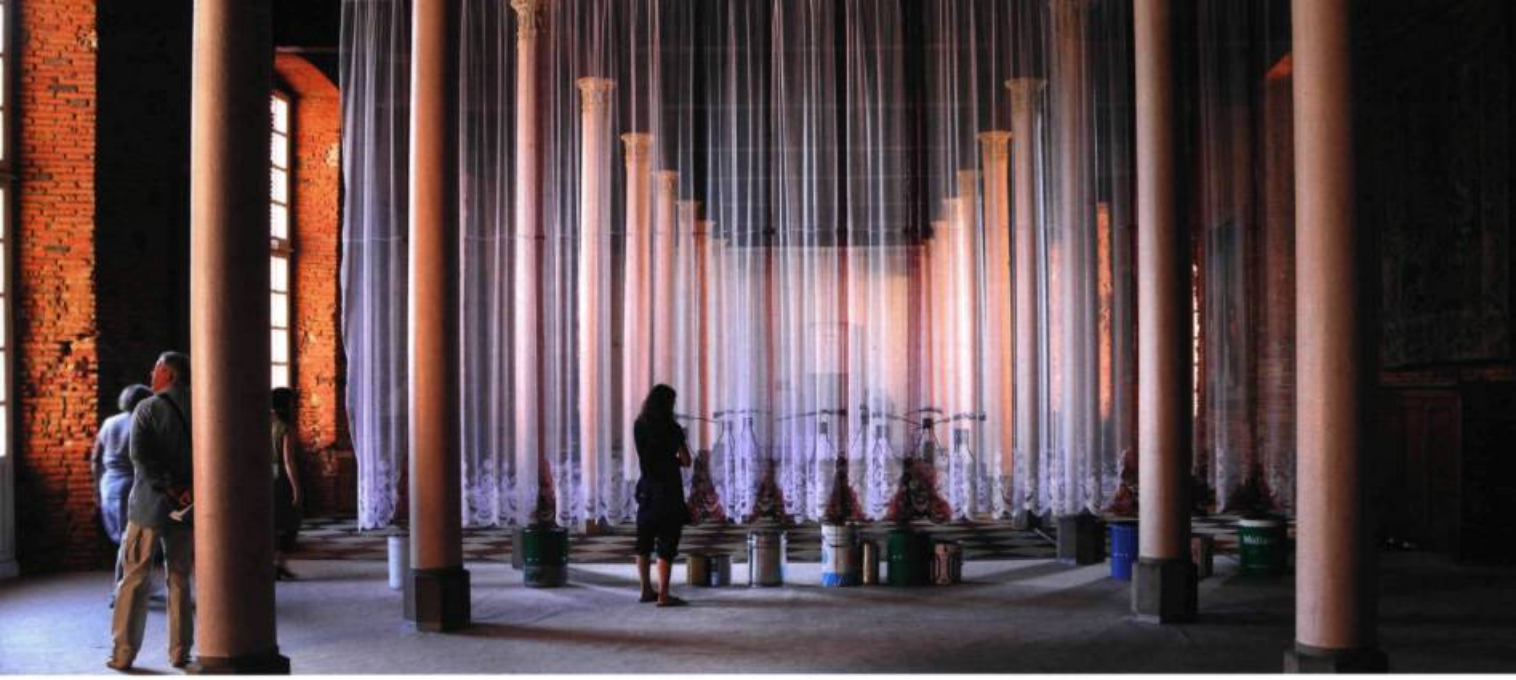
Ce Printemps de Septembre 2008 répond ainsi fort justement au vœu de Christian Bernard : « J'espère qu'à la fin tout cela tiendra ensemble, que le visiteur, dans cet erratique labyrinthe urbain, aura le sentiment d'être, ou de revenir, au " bon endroit " à chaque fois

Claude Lévêque, *Rendez-vous d'automne*, 2008 © Jean-François Peiré, 2008 – DRAC Midi-Pyrénées.

qu'il franchira une nouvelle porte, qu'il ne s'égarera pas dans cette diversité décousue des lieux et des formes ; et que, tout en ayant pris des chemins de traverse, je n'aurai pas entraîné les artistes dans un bois trop obscur… »

DIDIER ARNAUDET

Didier Arnaudet vit et travaille à Bordeaux. Critique d'art, il est membre de l'Association Internationale des Critiques d'art. Collabore à la revue *art press*. Auteur de nombreux articles sur les arts plastiques et l'architecture dans différentes revues. Il a publié textes et études dans divers ouvrages et catalogues. Commissaire d'exposition. Écrivain. Plusieurs livres publiés notamment aux Éditions le bleu du ciel : *En bras de chemise malgré la fraîcheur matinale* (2001), *Exercices d'équilibre* (2003), *À surveiller de près, à punir parfois* (2005), *Des artistes, des écrits* (une anthologie) (2006), *Les périphéries du large* (2008). Collaborations avec des artistes pour la réalisation de vidéos, propositions sonores, dispositifs et livres.



Botto e Bruno, *Paysage disloqué*, 2008.
© Jean-François Peiré, 2008 DRAC Midi-Pyrénées.